

Affreux, Katangais, mercenaires ou soldats

Autor(en): **J.D.S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **113 (1968)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ces notes résument bien incomplètement le mémoire très complet des Rencontres Suisses — datant de 1966 déjà, rappelons-le, mais toujours d'actualité — qui doit éveiller chez ceux qui assument des responsabilités le sentiment d'une nécessité et la volonté de faire quelque chose; surtout de renoncer à des traditions qui ne sont plus adaptées aux conditions et aux possibilités de l'information moderne. Nul doute que si la volonté d'améliorer l'information militaire existe au DMF, les idées et les moyens nouveaux ne tarderont pas à apparaître et à être mis en œuvre. Souhaitons donc que cette volonté existe et qu'elle soit grande.

Major Jean CHEVALLAZ

Affreux, Katangais, mercenaires ou soldats?

Si j'avais le choix entre la lâcheté ou la violence,
je choisirais la violence.

Gandhi

Nos lecteurs s'étonneront peut-être de trouver ce genre de plaidoyer dans notre revue.

Si nous publions cet article, que nous envoie un de nos collaborateurs, c'est qu'il expose avec une totale sincérité la physionomie de luttes que nous comprenons mal à cause du côté tendancieux, du caractère de propagande, de beaucoup des nouvelles qui nous parviennent.

Il faut ajouter que ce « compte rendu » n'est certes pas dépourvu de valeur « militaire ».

Réd.

Le 5 novembre 1967, la voix du Léopard libre s'est tue, Radio Bukavu a cessé ses émissions et au mois d'avril de cette année les mercenaires ont été rapatriés en Europe.

On est premièrement amusé, intéressé, puis surpris et bientôt consterné, d'entendre ceux qui, sans jamais avoir eu le moindre contact avec les mercenaires du colonel Schramme, et ne se fiant qu'à leur imagination fantaisiste ou aux articles

de quelque illustré à grand tirage, émettent un jugement assuré et parfaitement erroné au sujet du mobile de leur action, de leur comportement et de leur mentalité.

Pour avoir été en contact avec eux durant six semaines et en particulier du premier jour de l'offensive décisive de l'armée nationale congolaise à la chute de Bukavu, nous pensons que notre avis en vaut un autre !

En général, on considère les mercenaires comme des êtres sans moralité, des brigands sans feu ni loi. On se les représente barbe mal taillée, dent de léopard en pendentif sur un corps tatoué ! Si cela avait été vraiment le cas, tout le problème eût été d'un seul coup grandement simplifié.

Quel officier de chez nous serait assez naïf pour croire qu'une simple bande, dépourvue d'idéal, encadrant un bataillon renforcé de gendarmes katangais (environ 1600 hommes), aurait été capable de tenir en échec, durant près de 5 mois, l'armée nationale congolaise, en tenant la tête de pont de Bukavu sur un front de près de 20 km et en faisant face, jusqu'à épuisement des munitions, à un adversaire plusieurs fois supérieur en nombre, disposant d'aviation, d'un imposant arsenal d'armes lourdes et jouissant d'un soutien logistique sans faille ?

Que l'on juge de la discipline nécessaire, de la cohésion dont il faut faire preuve, pour tenir ses positions et supporter des combats d'une telle intensité. Le doyen des mercenaires (64 ans) nous confiait le 1^{er} novembre, au cours d'une matinée particulièrement tragique : « c'est mon second Dien-Bien-Phu » ; d'autre part les reporters de la RTF, qui avaient vécu les six jours de la guerre éclair à la pointe des colonnes israéliennes, nous assuraient qu'ici la fureur des engagements n'avait aucune mesure avec la « poursuite » à laquelle ils avaient assisté ; qui pourrait dire combien de fois certaines crêtes changèrent de mains sur le périmètre de Bukavu ? Enfin, une bande de malappris aurait-elle pu organiser un fonctionnement aussi rationnel de tous ses services techniques (en particulier celui des transmissions qui était un modèle du genre) et

exécuter en fin de compte, dans un ordre parfait, une retraite en cinq phases sous la pression de l'adversaire?

Contrairement à la tendance naturelle qui serait celle d'adopter une position opposée à l'opinion généralement trop répandue, car automatiquement celui qui a vécu ce drame pense à certains jeunes visages qui ne sont pas rentrés et qui reposent aujourd'hui dans cette terre rouge de Bukavu, nous chercherons ici à cerner la vérité absolue qui seule peut nous intéresser.

En fait, tous ceux qui s'expriment au sujet des mercenaires ont raison et, paradoxalement, en même temps se leurrent. En effet, leur opinion, valable pour certains éléments, ne se justifie pas pour d'autres.

Il est évident que quelques tristes éléments, au passé chargé, avaient échoué dans les rangs du bataillon Schramme; nous pensons en particulier à ceux (moins de dix) qui, profitant de la nuit, désertèrent en traversant à la nage un bras du lac Kivu pour rejoindre le Ruanda, alors que les positions des camarades recevaient quotidiennement leurs 2000 obus de lance-mines lourds; nous ne pourrions oublier non plus l'abandon d'un des deux médecins, alors qu'inexorablement s'allongeait la file ensanglantée des blessés, faisant la queue au sous-sol du collège de Bukavu, aux premiers jours de novembre 1967.

D'autres ne s'étaient engagés que pour l'appât du gain; ainsi ce mercenaire qui nous confiait que pour acheter un chaland, seul objectif de sa vie, il n'avait pas trouvé d'emploi plus rémunérateur.

Certains jeunes garçons, dégoûtés de la vie bourgeoise et égoïste, ne recherchaient que l'aventure; un étudiant estimait: « maintenant j'ai vécu assez d'aventures passionnantes pour poursuivre mes études et reprendre ma place auprès de ma famille dans notre luxueuse propriété de... »

D'autres encore ne s'étaient jetés dans la bataille que par coup de tête, épouse impossible, examens ratés, échecs à un concours professionnel décisif ou injustice sociale.

Et puis il y a ceux qui franchement aiment le combat et qui sont venus seulement dans le but de se battre. Quel étonnement pour nous d'entendre ce jeune officier, licencié en sciences économiques, s'informant, avant même de savoir s'il sortirait vivant de la chaudière de Bukavu, des possibilités qui s'offriraient ultérieurement à lui; il tenait à retourner au feu « sans perdre de temps »! C'était sa vie et il l'aimait.

Anciens saint-cyriens, légionnaires, responsables OAS, rescapés de Dien-Bien-Phu... ils étaient tous là, Belges, Français, Espagnols, Anglais, Allemands, Italiens, Grecs, Portugais et j'en passe, sans oublier pourtant le Suisse!

Mais il y a ceux qui appartiennent à la catégorie la moins connue, celle ignorée ou que l'on veut ignorer, celle qui nous intéresse; ce sont les idéalistes, pieds noirs du Congo, follement amoureux d'une terre aujourd'hui perdue.

Engagés primitivement par les autorités congolaises, ils avaient répondu avec enthousiasme et un sens aigu du devoir à l'appel à la pacification; ils faisaient la chasse aux rebelles afin de rétablir l'ordre et la paix menacés. Il ne nous appartient pas ici d'apprécier la décision politique du colonel Schramme, responsable de la pacification d'une province grande comme la France, de retourner, à un moment donné, les armes de son bataillon contre l'un de ses anciens subordonnés, le général Mobutu; nous lirons son livre avec intérêt. Le chef des mercenaires était avant tout un colon; second producteur mondial d'huile de palme, il était propriétaire d'une immense exploitation au Congo et farouchement attaché à ce pays. L'idée de travailler pour le bien du Congo n'a cessé de dominer toutes ses décisions, qu'elles soient aujourd'hui jugées bonnes ou mauvaises.

Et alors nous entendons déjà la question: « Comment a-t-il pu...? » Belle nature de chef, calme et serein, profondément croyant, il s'est trouvé dans des situations de guerre que nous ne pouvons que difficilement imaginer dans notre confort helvétique. Pour comprendre jusque dans quel retranchement, jusqu'à quelle extrémité, la guerre peut acculer le chef

responsable de la direction des opérations, relisons ce passage des mémoires de Churchill: «Puisqu'il ne nous est pas permis d'intervenir dans le corridor norvégien, ne serait-il pas possible d'avoir un ou deux navires marchands d'une vitesse suffisante, spécialement renforcés à l'avant et, si possible, armés d'un éperon? Ces bâtiments transporteraient des marchandises et remonteraient les «couloirs», en guettant les navires allemands chargés de minerai ou tous autres bâtiments marchands allemands, et ils les *éperonneraient par accident*. Ce serait une manière de mettre en œuvre l'idée des bateaux «Q». ¹ (22 mars 1940, Churchill).

Qui mettrait en cause aujourd'hui la moralité du «Vieux Lion»? Nous aimerions de la part d'officiers entendre plus souvent ces questions: «Mais, en somme, par son raid incroyable de Stanleyville à Bukavu, le colonel Schramme a sauvé combien de vies humaines? Que ferions-nous devant des traîtres si ceux-ci avaient la possibilité de mettre en péril une communauté entière? Que sont devenus les mercenaires prisonniers? Pourquoi les gendarmes katangais lui accordèrent-ils jusqu'au bout leur confiance, mourant pour lui, par un acte de fidélité bouleversant alors que la situation était désespérée?»

Il est temps de conclure et laissons la justice suivre son cours contre celui qui, décoré de l'ordre du Léopard par le gouvernement congolais, devint l'ennemi n° 1 du même régime. Sachons seulement que, quoi qu'il en soit et quoi qu'il advienne, sa forte personnalité, éprise de justice, idéaliste, audacieuse au-delà du possible, a dominé magistralement le drame qui vient de trouver sa conclusion.

Mon devoir n'était-il pas d'écrire ces quelques lignes, en mémoire de ceux qui préférèrent mourir dans leur point d'appui plutôt que d'abandonner la terre qui les avait vu naître, de ceux, gravement blessés, qui sont encore aujourd'hui dans les hôpitaux ou, tout simplement, en souvenir de ce

¹ Navires armés de canons et camouflés en bateaux marchands.

mercenaire aujourd'hui sauvé, père de famille, à qui je demandais pourquoi il était resté jusqu'au bout, mettant chaque jour sa vie en péril alors que la cause était perdue? Réfléchissant un instant, il me répondit: « Au fond, je crois que c'est pour la qualité du sourire du colonel. »

JDS

Information

**Communication
concernant les rapports entre la protection civile
et les troupes de protection aérienne**

Pour faire suite à une série d'articles parus récemment dans la *Revue militaire suisse*, on pense utile de communiquer aux lecteurs de cette revue quelques extraits du règlement 62.11/I: *Engagement et conduite des troupes de protection aérienne*. Première partie: *Protection civile et troupes de protection aérienne*. Ce document est commun à l'armée et à la protection civile. Sa version allemande a été diffusée après l'élaboration des articles parus dans la *Revue militaire suisse*, alors que sa version française ne paraîtra que prochainement.

Chiffre 30: « Les troupes de protection aérienne sont des formations de l'armée, chargées de seconder la protection civile. Le *gros de ces troupes* (bataillons locaux de protection aérienne et compagnies indépendantes de protection aérienne) est *attribué définitivement* à certaines villes dont la survie revêt une importance nationale; les bataillons mobiles de protection aérienne constituent une réserve. La mission des troupes de protection aérienne, leur organisation, leur équipement et leur instruction sont adaptés avant tout aux besoins de la protection civile. »

Chiffre 33: « *Les troupes locales de protection aérienne sont, sans restriction, à disposition du chef local* pour la planification de l'engagement et pour l'engagement lui-même. Elles constituent le moyen le plus efficace dont dispose l'organisme de protection local. Les *chefs locaux* émettent les directives pour l'élaboration des plans d'engagement et désignent le lieu et l'ordre d'urgence des secours. L'exécution des missions relève exclusivement des commandants de bataillon ou de compagnie indépendante. »